

Le Galepin

- ROUGE -

n°39 - 1^{er} mars 2021



Hélène Martin (1928-21.02.2021)

. Ferlinghetti, Raymond Lèvesque	2
LECTURES DE FEVRIER	
. La controverse de Valladolid, J.C.Carrière	3
. Dictionnaire de la rature, L.Trouillot & al.	4
. Dossier Raymond Carver	6
ROMAN GRAPHIQUE	
. Bons pour l'asile, Lupano Cauuet	12
CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ	
. La faute à Rousseau	13



RAYMOND LÉVESQUE (1928-2021) Je ne le savais pas auteur compositeur interprète avant que Leclerc, Vigneault et Charlebois ne le rappellent avec éclat du haut des Plaines d'Abraham: «Quand les hommes vivront d'amour...», le 13 août 74. Un sommet

inégalé dans l'émotion. On oublie la période de sa création: en France, en pleine guerre d'Algérie. Auteur (théâtre, poésie), homme de radio et de télévision, il était aussi l'un des hommes les plus en vue parmi les séparatistes québécois.

«Quand les hommes vivront d'amour Ce sera la paix sur la Terre Les soldats seront troubadours Mais nous nous serons morts, mon frère...» En effet.



Comité de rédaction

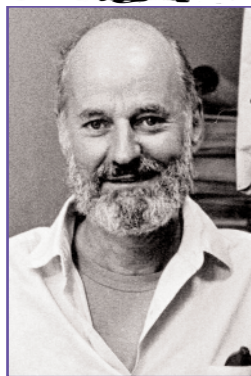
Élie Hernandez, Michel Lalet, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France, Rémi Lehallier

site : www.lecalepin.fr

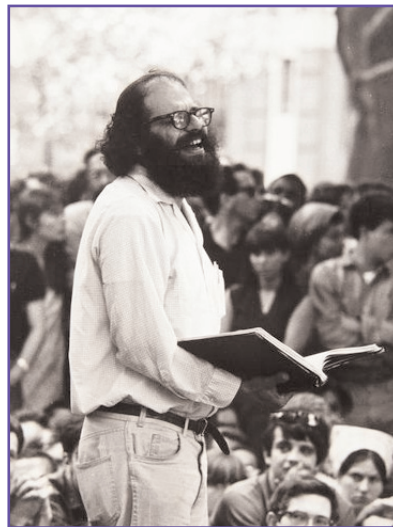
& sur associationaufildesmots.com/
& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>



Sans lui, sans Lawrence Ferlinghetti, qu'aurions-nous su de la «Beat generation»? Il fut le premier à les éditer. Et à braver les tribunaux pour les avoir publiés, comme pour «Howl» d'Allen Ginsberg, dont son nom est indissociable. Je me souviens, au mitan des années 70, avoir déclamé de mémoire le grand quart d'heure de

«J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie affamés hystériques nus Se traînant à l'aube dans les rues nègres à la recherche d'une furieuse piqûre...» sur le sable de la Maladrerie Saint-Lazare à Beauvais. Tout un symbole! Né sans père (mort) et sa mère internée, il est pris en charge par une tante qui l'emmène en France (il a un doctorat de la Sorbonne) avant de revenir sur New York. Diplôme de journaliste, puis Seconde Guerre (comme officier de marine), master à Columbia et... et... découverte d'Artaud et des surréalistes et... il ouvre une librairie à San Francisco, «City lights» – on est en plein macarthysme. Kerouac, Ginsberg, Gregory Corso, Gary Snyder, le Français Claude Pélieu... Toute une époque.

J'ai écrit une chanson sur Ginsberg et une sur Kerouac. De cette dernière, nul passage ne pourrait parler de Ferlinghetti mais, de la première, je modifie à peine les derniers vers. Ce serait de sa mère qu'il serait question: «Elle t'avait écrit La clef est au soleil, à la fenêtre, Lawrence, avec tout mon amour»...



Ginsberg lisant Howl

« LA CONTROVERSE DE VALLADOLID »

Jean-Claude Carrière, 1999, Actes Sud

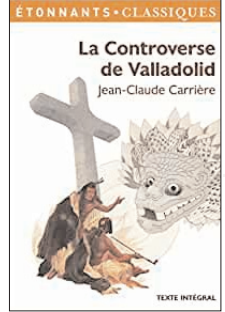
Jean-Claude Carrière est mort le 8 de ce mois, à 89 ans. Touche-à-tout de l'écriture, sa première rencontre importante est celle de Bunuel, avec qui il travaillera vingt ans (*Le journal d'une femme de chambre, Belle de jour, La voie lactée...* jusqu'à *Cet obscur objet du désir*). Puis il collaborera avec les plus grands: Chéreau, Volker Schlöndorff, Godard, Wajda, Forman... et Peter Brook, pour qui il adaptera notamment, en 89, «*Le Mahabharata*». Il était venu au théâtre de Beauvais, dans le cadre des Grands entretiens animés par la journaliste Laurence Luret (en novembre 2010?). Discrétion, humilité, gentillesse, érudition.

Je ressors ce petit texte de théâtre que j'ai dans une édition «scolaire» («*Étonnants classiques*»): 120 petites pages avec tout ce qu'il faut de repères historiques.

Les faits: en 1550, soixante ans après la découverte du Nouveau Monde, le légat du Pape Jules III organise une controverse autour de la question: les Indiens sont-ils des hommes comme les autres, ou, plus exactement, sont-ils bien des «fils de Dieu»? Les deux sommités convoquées pour en débattre sont le philosophe Juan Ginés Sepulveda – qui réfute l'hypothèse² – et le dominicain Bartolomé de Las Casas. Le légat tranchera en faveur des arguments de ce dernier. La bulle *Sublimis Deus* avait anticipé, en 1537, de même que les lois *Leyes nuevas* de Charles Quint cinq ans plus tard mais la réalité quotidienne en demeurait fort éloignée...

Le sujet est revenu plusieurs fois dans l'œuvre de Carrière. Un roman d'abord, paru en 92 (éd. Le Pré aux Clercs) – que je n'ai malheureusement pas lu – et une adaptation télévisuelle immédiate (réal. Jean-Daniel Verhaeghe, avec Jean-Pierre Marielle [Las Casas], Jean-Louis Trintignant [Sepulveda] et Jean Carmet [le légat]). Puis cette réécriture théâtrale que mirent en scène Jacques Lassalle (janvier 99, au Théâtre de l'Atelier, avec Jacques Weber et Lambert Wilson) et Hubert Jappelle (janvier 2013 au Théâtre de l'Usine).

Venons-en à la pièce. Elle appelle forcément, dès le texte, des interprètes de grande qualité parce qu'ils n'ont (presque) nulle action à laquelle se raccrocher. 90% de ce qui peut toucher le spectateur passe par le texte. Et ce texte n'exprime – en théorie – nul sentiment, nulle émotion: il s'agit d'un discours sur la nature de ce peuple indien. On pourrait rêver de Claude Lévi-Strauss en Las Casas mais quel intellectuel lui opposer? Quel penseur de droite extrême pour répliquer à ses «*Tristes tropiques*»? D'Ormesson? Gentil mais inconsistant. Raymond Aron? Il fut absolument anti-collaborationniste et infiniment plus éclairé que cet obtus de Sepulveda. Non, on ne peut pas transposer au plan des idées, fût-ce en 2021. Quel penseur aurait la droite? Aucun! On peine même à croire que ce débat eut lieu, tant les positions de Sepulveda sont caricaturales³, scandaleuses,



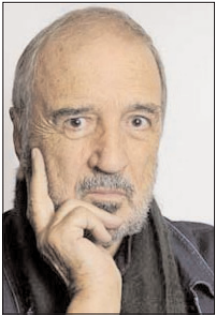
1. – Ils sont capables de sentiments chrétiens?

– Assurément. Ils accueillent favorablement notre foi. Ils la comprennent. Mais quelle image leur en donnons-nous? Savez-vous ce qu'un des leurs m'a confié un jour? Il m'a dit «Oui, je me sens déjà un peu chrétien parce que je sais déjà mentir un peu».

2. [Sepulveda] «Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots...»

3. «Ils sont d'une autre catégorie, nés pour servir et être dominés. Comme la forme domine la matière, comme l'âme domine le corps, l'époux son épouse, le père son fils. Cet ordre a été établi par le Créateur pour le bien de tous.»

4. [Sepulveda] – Éminence, avez-vous réellement examiné toute l'importance de vos paroles? [...] Vous devez savoir que vous condamnez à la ruine tous les établissements espagnols du Nouveau Monde.



criminelles. Bien au-delà de ce qu'exprime une Christine Boutin qui est surtout pitoyable dans son rôle de Vierge effarouchée. Sepulveda exprime tout ce que nous ne pouvons que haïr. Ce qui me frappe, c'est de lire, dans le texte de Carrière, exactement la même pauvreté d'esprit que dans les déclarations de tout pouvoir, Trump, Poutine ou Macron, autrement dit la vérité imposée: «Puisque vous êtes un bon chrétien, vous devez faire confiance à l'Église. Elle ne fait rien à la légère et, quoi qu'elle décide, elle a toujours raison. Car Dieu l'assiste». C'est limpide comme du Véran! C'est exaspérant.

On croit que l'on va parler théologie et l'on ne parle que de politique, que du pouvoir. Et c'est logique puisque l'Église catholique du XVI^e s. n'est que cela: l'emprise d'un pouvoir «temporel», matériel, économique, dont l'expression religieuse n'est qu'un motif superfétatoire⁴. Sepulveda exprime avant tout la volonté d'une toute-puissance absolue dont le statut de l'âme n'est qu'un accessoire. Las Casas au contraire, a la force de conviction des tribuns passionnés par leur sujet. En près de cinq siècles, rien n'a changé!

Le texte de Carrière est brillamment articulé, quand bien même le sujet ne nous passionne guère. Il est inévitablement très statique, puisque ce ne sont que deux rhétoriques qui s'affrontent, mais l'auteur fait intervenir des «témoins» qui, au moins, cassent l'affrontement idéologique. La seconde situation met en scène une famille indienne, homme, femme et enfant, et la place dans une situation très active tragiquement puisque le premier est frappé et l'enfant menacé du tranchant d'une épée. Pourquoi? Pour vérifier s'ils ressentent les mêmes terreurs que les humains à part entière! Sepulveda restera insensible à la réponse pourtant évidente. Car c'est la foi du chrétien qui est imperméable à tout rationnel. Évidemment!

L'ambiguïté que, personnellement, je trouve à cette pièce, c'est qu'elle n'est pas un hymne au rationnel. À preuve la fascination de son auteur pour... le dalaï-lama, à qui il consacre, en 94, «*La force du bouddhisme*», et dont il valide *ipso facto* les plus invraisemblables traditions, comme celle du «*panchen-lama*» (réincarnation du dalaï-lama!). Comme quoi l'aveuglement religieux frappe partout. à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une sorte de parisianisme select auquel Jean-Claude Carrière ne nous avait pas habitués. Quel dommage, Monsieur Carrière!

Roger Wallet ♦

« Dictionnaire de la rature »

D. de Maupéou, A. Sancerni, L. Trouillot, 2015, Actes Sud

Il est sidérant de lire ce petit dico au sortir de la belle aventure du «Dico du Confinement d'Automne»⁵ au cours de laquelle le dictionnaire a fait la preuve de sa capacité à structurer réflexions et émotions. Des trois auteurs, seul Lyonel Trouillot nous est

connu. Le poète et romancier haïtien est édité par Actes Sud. G.M. de Maupéou est bibliothécaire et A.Sancerni a été conseiller culturel dans diverses ambassades françaises de par le monde; il publie également à travers une petite structure d'édition qu'il dirige.

Le propos est simple: «Nous avons toutes sortes de raisons de croire que les mots qui suivent ne méritent pas d'exister».

Examinons les A – quel dommage de ne pas avoir pensé à un abécédaire final!

Absence - Aduère - Âme - Ami (pays) - Amicale (relation) - Anticonstitutionnellement - Apéritif - Assez - Auteur - Authenticité - Aventure (besoin d') - Aveu.

Anticonstitutionnellement, bien sûr, est un adverbe de peu d'intérêt si ce n'est son nombre de lettres. L'usage courant lui préfère l'adjectif *Anticonstitutionnel* qui, immédiatement, situe son usager dans l'opposition. C'est un mot politique, il n'a donc pas la cote en ces temps de pandémie.

Sur les onze mots qui restent, huit noms (dont quatre féminins, 50%, ce qui est mieux que la langue française où le féminin ne représente que 45% des noms), deux adjectifs (de la même famille) et un adverbe. Pas de verbe.

L'*Absence* (en tant que synonyme édulcoré de *Mort*) a à voir avec l'*Âme*, et l'*Âme* avec *Authenticité* en tant que vertu des plus nobles. Avec *Adultère*, *Aventure*, *Amicale relation* et *Aveu*, on tient la trame de plus d'un roman sur deux. Il n'y manque que l'*Auteur*, ici réduit aux «auteurs du programme scolaire».

Apéritif dépare dans cette liste, seul à vraiment appartenir au quotidien. Les auteurs d'ailleurs ne savent qu'en dire les excès, qu'ils lient à «une fausse joie communicative» et à «une hypocrisie de bon ton». J'avoue ne pas les suivre sur ce terrain un peu facile où, pour le coup, ce seraient eux qui propageraient les «idées reçues»... De même, le mot *Âme*⁶ me semble significatif du mode d'écriture de cet opus collectif. Le Larousse, dans ses huit définitions, consacre la 1^{ère} à la dimension spirituelle du mot, «... immortel et destiné à être jugé», même s'il ne fait pas précisément référence aux religions. Ici, pas un mot mais référence à «l'âme des poètes» et à la biologie humaine. Pourtant, en 2016, Lyonel Trouillot dénonce la main-mise des églises évangélistes, «la plus grande catastrophe morale qui [soit] tombée sur Haïti». Mais ici, nulle trace des mots *Évangile*, *Évangéliste* ni *Secte*. Ni *Religion* bien sûr, pas plus que *Politique*, ce qui est heureux parce que la présidente d'Actes-Sud devient, en 2017, la ministre de la Culture. Mais je m'égare...

On ressent, dans le choix des mots et dans leur traitement, cette frilosité qui renvoie à la bien-pensance amusée, évidemment droitière:

«**Gauche (de gouvernement)**. Illustration par la pratique de la pensée droitière que le pouvoir *ne peut pas* être à gauche; gauche de la droite qui rivalise avec sa droite sur le terrain de la performance (c'est nous, la bonne gouvernance), soit la transposition en politique du snobisme du provincial débarquant dans la capitale dont il prend les vieilleries pour des idées nouvelles. Sa fierté tient dans ce slogan: «Je fais comme vous et mieux que vous».»

Les auteurs parlent là de François Hollande, le Corrèzien, et Jean-Marc Ayrault, le Nantais. Mais indiscutablement – c'en serait même caricatural – les mots collent à mer-

5. «D.C.A.» et «Micro D.C.A.», cf. site de l'association *Au Fil Des Mots*: associationaufildesmots.com

6. «*ÂME*. Souvent suivi d'un complément de nom ou accompagnant un sujet dont elle serait la propriété: "l'âme des poètes" (anonyme), "objets inanimés" (Lamartine). Ses dimensions et attributs sont incertains: "petite", "gande" (Hugo); "noire", "belle"... (anonymes).

1. En matière de fantomologie, elle est considérée, dans sa représentation matérielle, comme "une ombre étalée sur le temps". Mais son usage peut s'étendre à des domaines aussi variés que le cinéma (hors champ), la médecine légale (inutilisable pour établir la cause du décès, sauf en cas de suicide), la pharmacopée (substance édulcorante autorisée dont l'effet placebo n'est pas, à ce jour, vérifié).

2. En biologie humaine: phéromone rare et précieuse, de composition chimique mal connue et de traçabilité incertaine. Son commerce fait l'objet d'un trafic intense, non réglementé par les conventions internationales, et donne lieu à des falsifications, à des surprises et à des désillusions majeures.

Elle est aussi utilisée en philosophie: la mort est la seule preuve de son éternité.»

veille à Emmanuel Macron et à son culte des «idées nouvelles»! D'ailleurs le mot qui suit est *Gouvernance*. On y lit, consterné: «*Vidé de toute dimension artistique ou inventive, il n'en reste qu'un tic de langage, un refrain cher aux fonctionnaires qui "additionnent les sous-tractions".*» Oser écrire que la gouvernance est le fait des «fonctionnaires», c'est au mieux une méconnaissance totale des institutions, au pire du poujadisme.

Comment ne pas ressentir un vrai malaise à lire cette «définition» qui émane donc de deux écrivains et d'une bibliothécaire quant au mot *Littérature*? Au lieu d'en défendre une certaine idée, ils se contentent de ressasser ces idées faciles de: «champ clos tracé sur fond de vanité» où «les meilleurs justifient les pires»; de «chambre d'illusion où [...] des trucages raffinés permettent à des imitateurs exercés de [...] se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas»...

Bref, on l'aura compris, un titre à... raturer.

Aulde France ◆



DOSSIER: «PARLEZ-MOI D'AMOUR»

& «DÉBUTANTS»

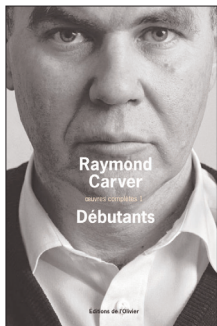
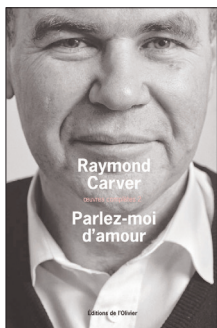
Raymond Carver, 1981, 2009, [éd. de l'Olivier]

C'est un cas unique dans le monde de la littérature: à près de trente ans de distance, la publication des mêmes nouvelles, des mêmes textes. Enfin, presque...

Voici l'histoire.

Raymond Carver (1938-1988) a une vingtaine d'années quand il suit des cours de création littéraire avec John Gardner et publie en 76 son premier recueil de nouvelles («Tais-toi, je t'en prie»). En 1980, Carver envoie à son éditeur Gordon Lish, chez Knopf, les dix-sept nouvelles de «Parlez-moi d'amour». Le livre est salué comme un chef-d'œuvre. Il publiera encore trois recueils qui l'imposeront comme le maître d'un genre que l'on nommera «minimaliste»: «un dépouillement qui concentrerait le récit sur les traits les plus saillants des personnages et de l'histoire qui leur arrive, dans une langue élégante malgré sa familiarité et sa simplicité. Le réalisme et le souci de transcrire la vie des gens les plus modestes, issus des classes moyennes ou populaires et confrontés à des drames ordinaires, est une autre caractéristique associée à l'œuvre de Carver.» (Wikipédia)

Mais sa seconde femme, la poétesse Tess Gallagher, réalise, grâce à des tapuscrits originaux, que Gordon Lish est le créateur artificiel de ce «minimalisme»: il a taillé, parfois de façon considérable (jusqu'à 78%) dans le texte original pour livrer des nouvelles élégantes et sans pathos. Elle va dès lors se battre. Son combat aboutit à la publication, en 2009, de «Beginners» («Débutants») qui présente donc la version originale des dix-sept nouvelles de «What we talk about when we talk about love» («Parlez-moi d'amour»).



P.M.A. = «Parlez-moi d'amour»

D = «Débutants»

V.B. = «Les vitamines du bonheur»

Les éditions de l'Olivier ont publié les deux ouvrages, qui sont également en poche: 174p. pour le premier, 336p. pour le second dans le même format et la même typographie! L'Olivier cite deux lettres en guise de préface. La première, non datée, est du romancier Philippe Djian; elle est adressée à Gordon Lish; dans son style provocateur, il défend absolument son travail, allant jusqu'à écrire «Ce type, ce Raymond Carver, sans vous il n'était rien» et «Le vrai Raymond Carver, c'est vous!» La seconde est celle que Carver adressa le 8 juillet 1980 au même Gordon Lish quand ce dernier lui adressa la version définitive de «Parlez-moi d'amour», titre choisi par Lish quand Carver avait opté pour «Débutants»; après l'avoir remercié pour tout ce qu'il lui doit, il le supplie de renoncer à une édition aussi expurgée, dans laquelle Lish a débaptisé plusieurs nouvelles, il va même jusqu'à proposer de rembourser la somme de son contrat: «S'il vous plaît, faites le nécessaire pour arrêter la fabrication du livre. S'il vous plaît, essayez de me pardonner cette rupture.» En définitive, le livre sortira et hissera Carver au sommet des lettres américaines.

Voici donc posés les termes du débat qui semble *a priori* limpide quant à ses implications: un auteur dépossédé de son texte, un texte tronqué et souvent réécrit et, en définitive, une image stylistique singulièrement faussée MAIS qui a imposé mondialement son auteur.⁷

Je prendrai d'abord l'exemple de la nouvelle à mon sens la plus aboutie du recueil, «*Une petite douceur*». Je l'ai d'abord lue, au début des années 80, sous le titre «*C'est pas grand-chose mais ça fait du bien*». Dans P.M.A. elle figure sous celui de «*Le bain*». Un mystère des titres décidément fréquent chez Carver. Autre mystère: dans P.M.A. (1981) la version est celle, expurgée, de Gordon Lish mais dans V.B. (1983) on a bien la version intégrale, celle qui est reprise dans D. Carver avait rétabli lui-même cette version dès 1982 dans la revue «*Ploughshares*» de Cambridge (Massachusetts) avec le titre «*A small, good thing*». Je ne sais quand ni où a été utilisé le titre «*C'est pas grand-chose...*»

La nouvelle fait environ 66.000 signes dans sa version originale et 15.000 dans la version publiée par Lish. Une amputation de 78%!

L'histoire. Bientôt, Scotty fêtera ses huit ans. Sa maman va commander un gâteau à la boulangerie. Sur le chemin de l'école l'enfant est renversé par une voiture. Il se relève, rentre raconter à sa maman sa mésaventure et perd connaissance... Désarroi des parents du garçonnet, hospitalisé, qui va s'éteindre, les laissant anéantis, cependant qu'à leur domicile quelqu'un les harcèle au téléphone, «Avez-vous oublié Scotty?». Ils finissent par réaliser qu'il s'agit du boulanger. Ils se rendent chez lui. La fin est d'une rare humanité.

Le scénario.

	<i>D.</i>	<i>P.M.A.</i>
1.Samedi a.m. La mère commande le gâteau d'anniversaire.	50 lignes	28 lignes
2.Lundi m. L'accident de Scotty.	32	23
3.Lundi 23h. Examens terminés. Le père rentre, bain. Appels téléphoniques.	51	41
4.Minuit. Retour hôpital. Infirmière. Médecin.	151	73



Gordon Lish



Raymond Carver et Tess Gallagher

7. «*Raymond Carver était un prolo américain dont la vie entière fut bouleversée et dominée par la passion d'écrire. Alcoolique repent, sorti du marasme, de l'échec, des petits boulots, du chômage, des relations amoureuses et familiales douloureuses ratées, il n'avait pas besoin de toiletteage.*

Gordon Lish m'apparait comme un intellectuel élégant et moderniste qui méprisait apparemment toute expression sentimentale, n'y voyant que pure sensiblerie. Il a aidé Carver à ajuster son nœud de cravate avant de l'introduire dans un salon littéraire à la mode. Il s'est efforcé de rendre Carver "élégant" et elliptique alors que celui-ci ne cherchait pas forcément à l'être.»

Jean-Pierre Carasso, cotraducteur de "Débutants". (L'Express, 28.09.2010)

8. Mathieu Lindon, dans *Libération* (09.09.2010):

«On dirait que Gordon Lish a voulu défendre son auteur de tout sentimentalisme mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. L'éditeur massacre (sur cette nouvelle, il n'y a pas d'autre mot) le texte... [...] Le texte est celui qui arrache le plus de larmes dans sa version originale mais Gordon Lish a probablement voulu assurer le confort du lecteur en lui retirant la majeure partie de son émotion. [...] Et puis Carver a cédé et écrit d'autres nouvelles. Et puis Parlez-moi d'amour a été accueilli comme un chef-d'œuvre à sa parution, et peut-être Débutants, avec ses nouvelles plus déroutantes, n'aurait pas connu le même succès qui a adouci les dernières années de vie de Carver. D'une façon ou d'une autre, Gordon Lish a aussi eu raison.»

	<i>D.</i>	<i>P.M.A.</i>
5. Toute la nuit. Attente. Scanner.	89 lignes	37 lignes
6. Toute la journée. Soins. Inquiétude du médecin. Coma? La femme va rentrer.	140	50
7. Soir. La femme traverse l'hôpital. Croise une autre famille.	72	35
8. Soir. La femme chez elle. Le chien. Appel téléphonique «Avez-vous oublié Scotty?»	30	16
9. Soir. La femme appelle son mari: «Le docteur reviendra demain à 8h». Elle prend un bain.	66	/
10. Mercredi matin. Retour à l'hôpital. Elle se souvient d'une grande inquiétude pour Scotty, sans conséquence alors.	150	/
11. Annonce d'une opération de la boîte crânienne.	78	/
12. Scotty rouvre les yeux. Hurllement. Mort.	24	/
13. Le médecin annonce une autopsie.	72	/
14. Retour à la maison. Appels à la famille.	35	/
15. Nouvel appel anonyme.	30	/
16. Minuit. Nouvel appel. Ils reconnaissent la musique de fond de la boulangerie.	23	/
17. Ils vont à la boulangerie. Discussion sur leur commande.	90	/
18. Ils annoncent la mort de Scotty. Compassion du boulanger. Ils partagent gâteaux et pain jusqu'à l'aube.	116	/
	<hr style="width: 100%; border: none; border-top: 1px solid black; margin-bottom: 5px;"/> 1299	<hr style="width: 100%; border: none; border-top: 1px solid black; margin-bottom: 5px;"/> 303

Les choix de Gordon Lish.

Première constatation : il coupe purement et simplement le texte à la fin du premier tiers. Il le fait sur une phrase très ambiguë de la voix anonyme : «Scotty, dit la voix. C'est au sujet de Scotty. Ça a un rapport avec Scotty, oui.» Ce faisant, il donne au texte une tonalité qu'en aucun cas il n'a, de mystère, voire d'intrigue policière.

Second point : il élimine le plus fort du récit de l'inquiétude grandissante des parents et la saisissante brièveté de la mort de Scotty qu'il a sans doute jugés trop sentimentalement expressifs. De même il prive le lecteur de la dernière scène poignante et rédemptrice avec le boulanger – une scène digne du Mingarelli de «La dernière neige».

Du point de vue scénaristique, on peut donc dire que le texte épargné par Lish dénature complètement celui de Carver.⁸

Le titre : il n'y a aucune raison d'aller chercher ce mot de «bain» qui n'apparaît que deux fois dans le texte et est purement anecdotique, même si «Une petite douceur» m'apparaît bien mièvre.

On peine à comprendre l'attitude de Lish qui ne se comporte pas ici comme éditeur mais bien plus comme maître à penser, et d'une insupportable tyrannie. Que n'a-t-il mis une telle énergie pour améliorer sa propre production littéraire?

Prenons à présent une nouvelle dont Lish n'a supprimé «que» 61% du volume. Elle s'intitule *«Rencontre entre deux avions»* dans P.M.A. (10p) et *«L'incartade»* dans D. (24p).

L'histoire. Le narrateur est représentant. Il a traversé le pays et, en rentrant, décide de passer voir son père «entre deux avions». Ils sont brouillés depuis le départ de son père. Ce dernier tient alors à raconter dans quelles circonstances il a trompé sa femme avec une représentante en matériel de ménage. Une relation s'installe jusqu'au jour où le mari rentré plus tôt que prévu oblige le père à se jeter précipitamment dans le jardin pour fuir. Le mari trompé va alors quitter la maison et se suicider dans une chambre d'hôtel. Le fils prend son avion, il oublie les menus cadeaux que son père lui a apportés pour ses enfants.

Les choix de Gordon Lish.

Comme dans «Une petite douceur», Lish supprime délibérément toute la fin de l'histoire concernant le suicide du mari trompé. Il y a là donc chez lui une constante : éviter trop de sentimentalisme, trop de pathos, resserrer le texte autour des «faits». Ce faisant, il contribue précisément à constituer ce «minimalisme» qui sera la marque de fabrique de Carver.⁹ J'aime beaucoup l'anecdote dans laquelle il répond à la question «Comment sait-on qu'une nouvelle est terminée?» : «Il faut quitter une nouvelle comme on se lève de table quand le téléphone sonne».

Comment procède-t-il concrètement avec le texte original?

Je prends la fin de la nouvelle dans D. (48 lignes) et examine ce qu'elle est devenue dans PMA (13 lignes, soit 27% - suppression donc des trois quarts du texte).

Rouge : ce qui a disparu – **Bleu** : ce qui a été modifié – **Noir** : ce qui est resté.

Nous nous levâmes. Je l'aidai à rajuster son blouson et nous nous dirigeâmes vers la porte, ma main le guidant posée sur son coude. Le barman nous regarda et dit, «Merci, messieurs.» Je lui fis un signe. Mon bras était raide.

«Allons respirer un peu», dis-je. Nous descendîmes l'escalier conduisant à l'extérieur où la grande lumière de l'après-midi nous fit plisser les yeux. Le soleil venait de disparaître derrière un nuage et nous nous immobilisâmes devant la porte sans un mot. Les gens qui passaient ne cessaient de nous frôler. Tous avaient l'air pressé à l'exception d'un type en jean qui portait un baise-en-ville de cuir. Il saignait du nez. Le mouchoir qu'il appliquait sur son visage semblait raide de sang et il nous dévisagea au passage. Un chauffeur de taxi noir nous proposa ses services.

«Je vais te mettre dans un taxi, papa, et te faire reconduire chez toi. C'est quoi, ton adresse?»

– Non, non, dit-il, et il fit un pas un peu chancelant pour s'éloigner de la bordure du trottoir. Je vais t'accompagner à l'embarquement.

– Pas la peine. Je crois que ce serait mieux qu'on se dise au revoir ici, ici dehors. Je n'aime pas les adieux de toute manière. Tu sais ce que c'est», ajoutai-je.

Nous nous serrâmes la main. «Ne te fais pas de souci pour rien, c'est la seule chose qui compte pour l'instant. Personne, personne n'est parfait, aucun d'entre nous. Pense seulement à aller mieux et ne te fais pas de souci.»

Je ne sais pas s'il m'entendit. En tout cas il ne répondit pas. Le chauffeur ouvrit la portière

9. Florence Noiville, *Le Monde* (22.09.2010) :

«Sa devise tenait en trois verbes : "Entrer, sortir, ne pas s'attarder." Tel était, pour Raymond Carver, le secret d'une histoire réussie. Et quand on lui demandait un conseil de style, il disait : "Pare, pare, and pare some more", c'est-à-dire : "Rognez, rognez, et rognez encore".»

Parmi l'ensemble de ses nouvelles, Carver citait volontiers «Cathédrale» comme sa préférée... Elle clôt le recueil «Les vitamines du bonheur». Le premier paragraphe :

«Cet aveugle, un vieil ami de ma femme, venait passer la nuit chez nous. Son épouse était morte. Alors il était de passage dans le Connecticut, pour voir sa famille à elle. Il avait appelé ma femme de chez ses beaux-parents. Ils s'étaient mis d'accord. Il arriverait par le train, après un voyage de cinq heures, et ma femme irait le chercher à la gare. Elle ne l'avait pas vu depuis l'époque où elle avait travaillé pour lui, en été, à Seattle, dix ans plus tôt. Mais l'aveugle et elle étaient restés en contact. Ils enregistrèrent des cassettes qu'ils s'envoyaient. Sa visite ne m'enthousiasmait pas. Je ne le connaissais pas. Et le fait qu'il soit aveugle me tracassait. Tout ce que je savais des aveugles, je l'avais appris à travers les films. Au cinéma, les aveugles se déplacent lentement et ne rient jamais. Parfois, ils sont guidés par des

chiens. Un aveugle dans ma maison, je ne peux pas dire que ça me réjouissait.»

Dix-neuf pages plus loin, après qu'ils ont fait connaissance, beaucoup parlé, l'aveugle lui propose de «dessiner une cathédrale ensemble». Il commence le dessin cependant que sa femme s'assoupit dans le canapé.

Elle se réveille et leur demande ce qu'ils font.

Fin de la nouvelle :

«Nous dessinons une cathédrale. Tous les deux, on y travaille. Appuyez fort, me dit-il. Comme ça. Parfait. Très bien. C'est ça, mon vieux. Je le sens. Vous n'auriez pas cru y arriver. Mais vous y arrivez, n'est-ce pas? Vous êtes sous pression, maintenant. Vous voyez ce que je veux dire? Vous allez nous faire quelque chose de formidable d'ici une minute. Vous n'avez pas mal au bras? Mettez-y des gens maintenant. Qu'est-ce qu'une cathédrale sans fidèles?

– Qu'est-ce qui se passe? Robert, qu'est-ce que vous faites? Qu'est-ce qui se passe? demanda ma femme.

– Tout va bien! Fermez les yeux maintenant», me dit l'aveugle.

C'est ce que je fis. Je fermai les yeux comme il me disait.

«Ils sont fermés? Ne trichez pas.

– Ils sont fermés.

– Gardez-les fermés. Ne vous arrêtez pas maintenant, dessinez.»

Et on continua. Ses doigts étreignaient mes doigts tandis que ma main parcourait le

puis se tourna vers moi en disant, «On y va?

– Il est en état de vous le dire lui-même.»

Le chauffeur haussa les épaules, referma la portière et contourna la voiture.

«Sois tranquille, hein, papa, et écris, je compte sur toi.» Il fit oui de la tête. «Fais attention à toi», conclus-je. Il me rendit mon regard par la fenêtre tandis que le taxi s'éloignait du trottoir et c'est la dernière fois que je l'ai vu. Dans l'avion à mi-chemin de Chicago, je me rappelle que j'avais laissé au bar le sac contenant ses cadeaux.***

Il n'a pas écrit, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis. Je lui écrirais bien pour voir comment il s'en sort mais je crains d'avoir perdu son adresse. Et puis, dites-moi, après tout, que pourrait-il attendre d'un type comme moi?

*Il convient d'ajouter une couleur : le violet, pour les éléments ajoutés et qui constituent les cinq dernières lignes dans la version PMA. Elles s'insèrent dans le texte à partir de ***:*

Quelle importance? Mary n'avait plus besoin de sucreries, pas plus de rochers aux amandes que d'autre chose.

C'était l'année dernière. Elle en a encore moins besoin aujourd'hui.

Un constat s'impose, au vu de ce seul passage: le texte que nous livre PMA n'est pas de Carver, il est de Lish. C'est normal puisque, sur les 405 mots du texte initial, 336 ont purement et simplement disparu, 32 ont été modifiés (comme «blouson» par «manteau») et seuls 37 sont restés; à quoi Lish a ajouté 28 mots qui n'ont jamais été écrits par Carver.

Dans ce qui a disparu de la nouvelle originale, le plus significatif est le suicide du mari. Comment décrire la façon dont Carver s'y prend? Le plus simple est de le lire:

(C'est le père qui raconte)

... il a loué une chambre au Jefferson dans la Troisième Rue. Il a acheté un petit couteau dans un drugstore ouvert la nuit, il est monté dans sa chambre et il s'est mis, il s'est mis à se le planter dans le ventre pour se tuer... Quelqu'un a essayé d'entrer là-dedans deux jours plus tard et, bref, il était encore vivant, il s'était fait trente ou quarante plaies avec ce couteau et il y avait du sang partout dans la chambre, mais il était encore vivant. Il s'était taillé les boyaux en petits morceaux, c'est ce que le docteur a dit. Il est mort à l'hôpital un jour ou deux après. Les médecins ont dit qu'ils ne pouvaient rien pour lui. Il est mort, voilà, il a jamais ouvert la bouche ni réclamé quelqu'un. Il est mort avec ses tripes découpées en petits morceaux.

«Ça me fait, tu sais, Les, comme si j'étais mort là-bas. Une part de moi. Ta mère a eu raison de me quitter. Elle devait me quitter. Mais on n'aurait pas dû avoir à enterrer Larry Wain! Je n'ai pas envie de mourir, Les, ce n'est pas ça. Je crois que, tout au fond des choses, je préfère que ce soit lui dans la terre et pas moi. Si jamais il avait fallu choisir... Je n'ai pas la moindre idée, moi, je n'y comprends rien, la vie et la mort, ces choses-là. Je crois qu'on a qu'une vie et puis voilà; mais c'est dur de me promener avec cet autre-là sur la conscience. ça n'arrête pas de me revenir, c'est ça, et j'arrive pas à me sortir de la tête qu'il est mort à cause de quelque chose que j'ai fait.»

Le choix de l'auteur est clairement de type «naturaliste»: décrire au plus juste les faits (en les mettant dans la bouche du père qui est un homme plutôt fruste) et traduire la confusion des sentiments. Au passage, signalons l'importance des dialogues, en tout cas des tournures orales: peut-être les deux tiers du texte. Même si ici c'est le sujet qui l'im-

pose, Carver n'opte pas pour le récit au style indirect. De même, en plusieurs autres passages, il décrit par le menu les environs de la scène proprement dite – le père et le fils – allant jusqu'à faire danser une femme debout au bar. En fait Carver est soucieux de sa composition : au-delà du sujet principal il glisse des personnages secondaires qui, dans son esprit, concourent au tableau, soit en apportant un contrepoint – comme cette femme qui danse alors que la conversation est dramatique – soit en renforçant le motif – tel cet homme croisé dans l'aéroport et qui saigne du nez. Lish au contraire est dans l'épuration, dans la centration sur l'essentiel.

Alors, quelle était véritablement l'écriture de Raymond Carver ? Un certain nombre de gens bien plus érudits que moi se sont penchés sur la question, dont Carol Sklenicka (« Raymond Carver, une vie d'écrivain », éd. de l'Olivier, 2015)¹⁰.

Je me contenterai d'aborder une dernière nouvelle qui a subi fort peu de modifications de la part de Lish (9% précisément).

Son titre. « *Si vous dansiez ?* » (« *Why don't you dance ?* »). Un seul titre ! Gordon Lish l'avait évidemment changé pour une publication dans la revue *Esquire* mais la revue déclina l'offre. Il faut dire que le titre est parfaitement « carvérien », simple et sans arrière-plan poétique ni sentimental.

L'histoire. Max a sorti devant chez lui tout son mobilier, qu'il met en vente. Il est allé boire un coup et quand il revient, deux jeunes gens sont allongés sur le lit. Ils veulent l'acheter. Ils négocient le prix, Max s'en fiche. Il leur propose à boire et met un disque. La jeune fille alors l'invite à danser tandis que son compagnon s'endort. Le dernier paragraphe n'est plus narratif, c'est la jeune fille qui finit de raconter. [305 lignes, environ 10-12.000 signes]

Le style. Si Lish est si peu intervenu sur ce texte, c'est qu'il devait correspondre à sa conception du « minimalisme ». En effet les personnages sont simples : Max, « la fille » et « le garçon ». La situation de départ permet de dresser l'inventaire du mobilier exposé sans y ajouter d'affect. Ainsi on ne sait pas pourquoi Max vend ses biens. Seule notation sensible : quand la fille danse avec Max, « Elle débordait d'un bonheur insoutenable » (D), ce que Lish transforme en : « Elle l'attira contre elle. Vous devez être désespéré, lui dit-elle. » – ce qui revient juste à remplacer un sentiment intérieur (« bonheur insoutenable ») par une action (attirer et dire).

Le dernier paragraphe, où la fille raconte, est pour Carver (D) l'occasion de dire la tendresse de Max (il met une couverture sur les jeunes endormis), Lish bien sûr supprime.

Les caractéristiques de ce texte sont des personnages sans singularité, anonymes, mis dans des situations elles aussi sans éclat. Aucun exotisme dans les situations, juste des moments de vie dont on s'échappe « quand le téléphone sonne »... Une écriture sans affect, sans recherche de pittoresque, qui livre des faits bruts.

L'analyse du lexique de Carver renforcerait à coup sûr ce bref corpus stylistique.

papier. Ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais fait dans ma vie jusqu'à maintenant.

« Je crois que ça y est. Je crois que vous avez réussi, dit-il. Jetez un coup d'œil. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

J'avais les yeux fermés. Je pensais qu'il fallait les garder fermés encore un peu. Je pensais que c'était ce que je devais faire.

« Eh bien, dit-il. Vous regardez ? »

J'avais toujours les yeux fermés. J'étais dans ma maison.

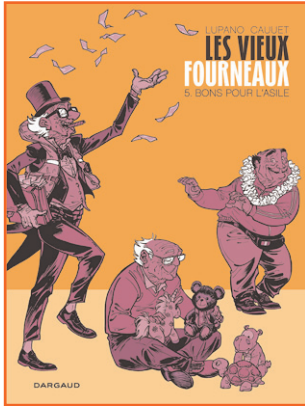
Ça, je le savais. Mais je n'avais pas l'impression d'être à l'intérieur de quoi que ce soit.

« C'est vraiment quelque chose », dis-je.

10. Son talent consiste à « isoler un minuscule incident, ou un détail matériel, qui devient alors ce que TS Eliot appelle un corrélat objectif, un ensemble d'objets, une situation, un enchaînement de faits », écrit Carol Sklenicka, au plus près de l'œuvre.

LUPANO, CAUET

«LES VIEUX FOURNEAUX
BONS POUR L'ASILE»



Eh bien voilà qu'on arrive au 5^e opus de ce produit de consommation culturelle qui me fait du bien en ce moment d'emprisonnement!

Lorsque j'avais parlé du tome 4 j'avais "craint" un filon! En cette période bien gagnée par la cupidité

ou aussi l'industrie du nouveau produit, il n'est certainement pas aisé de "ne pas se soumettre à la tentation" comme le disait le connard de catéchisme (que j'ai un peu croisé!).

En fait, histoire de me présenter je suis plutôt l'ailier droit ou gauche.

J'ai découvert que le tome 6 est déjà paru, est-il déjà porteur du confinement? Sinon le n°7 intégrera cette nouvelle donne!

Car c'est un des intérêts du scénario: poser à chaque fois un sujet de société tellement inconfortable qu'il nous met (bien profond) le nez dans notre caca!



croire qu'on peut pas accueillir 1 million de pauvres gens?

Ça fait même pas un par village..."



Ce qui est drôle avec cette série, c'est que certaines anecdotes nous concernent aussi un peu... J'ai, moi aussi dans ma besace, une ancienne animatrice (qui m'emmerdait avec son ramadan) qui est devenue quinze ans plus tard une gradée de la gendarmerie...

J'ai même entendu "La semaine sanglante" (chanson révolutionnaire du communiste Jean-Baptiste Clément que j'avais apprise en 1971, et rarement entendue depuis).

Cela réchauffe un peu les artères en ces temps de froidure covidée.

Voilà pourquoi j'ai vraiment du plaisir à retrouver ces confrères camarades. Au niveau marketing je me demande si le lectorat visé n'est pas celui de la "silver economy"!

Le prétexte des retrouvailles est un match de rugby qui opposera la France à l'Australie; cela donnera l'occasion d'un coup de gueule:

"Alors, je dois encourager qui? La France qui refuse d'accueillir les pauvres gens, ou l'Australie qui crée des camps de concentration dans les îles qu'elle a défoncées à coup de bulldozers?"

J'ai conscientisé une infamie de plus!

Le trait de dessin est celui (plaisant) de la caricature réaliste C'est l'occasion d'un moment de détente...

Et on ne va pas boudier cela dans cette période si particulière et déplaisante

Michel Deshayes ✎

LA FAUTE À ROUSSEAU

Marie de Gournay



Le titre de *virago*, aujourd'hui compliment équivoque voire allusion méprisante à la femme qui se revendique l'égalité de l'homme, n'impliquait chez Érasme que des louanges avec l'idée de femme savante. Il fut porté en son temps dans toute sa gloire par nombre de femmes de la Renaissance.

Par la suite on se mit à regarder, aux dires de La Bruyère, "une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde." Le ridicule que Molière jetait sur les femmes savantes l'emporta donc. L'éclat de rire fut général et Boileau en prolongea l'écho en y ajoutant sa note railleuse.

Si chez les dames du temps jadis l'érudition se joignait au talent d'écrire on leur concédait volontiers la poésie, cet "art folâtre et subtil, déguisé, parler tout en plaisir, tout en montre, comme elles." "La poésie est un amusement propre à leurs besoins"

¹ Selon l'idée répandue que "le savoir a pour conséquence essentielle de rendre les femmes plus lascives et habiles à tromper leurs maris." L'instruction fut condamnée avec le pédantisme de la préciosité, et l'ignorance triompha du tout pendant longtemps. Vous remarquerez que l'accès des femmes à la philosophie ou la science est souvent médiatisé par la relation à un homme, comme dans le cas d'Héloïse et Abélard, d'Élisabeth et de Descartes, de Mademoiselle de Gournay et de Montaigne, Madame du Chatelet et Voltaire. Il valait mieux pour leur réputation que leur interlocuteur fût un ecclésiastique ou un parent, sinon cela revenait à avouer une relation amoureuse. Comme si toute femme savante instruite ne l'était que grâce aux confidences d'un amant ! On trouvera quelques esprits d'avant-garde comme Poullain de la Barre pour affirmer que "L'esprit n'a point de sexe"² Appliqué aux Précieuses et aux romancières qui ont illustré le dernier tiers du Grand Siècle – Mmes de Villedieu [qui influença beaucoup Marivaux et l'abbé Prévost], de Lafayette, d'Aulnoy – le terme "femme savante" est l'expression d'une revendication d'indépendance.

L'illustration de ce féminisme avant la lettre revient à

Mademoiselle de Gournay dont tout bachelier bachotant apprend qu'elle était la fille spirituelle de Montaigne pour l'avoir accompagné dans la réédition révisée des *Essais*. Le même bachelier ignore qu'elle aura veillé rigoureusement à en tempérer le machisme résiduel et qu'elle fut l'une des premières à théoriser l'égalité entre les sexes. Bien avant Simone de Beauvoir, elle considérait qu'en dehors des différences physiologiques, le reste ne relevait que des assignations et de l'éducation. Ses premiers biographes masculins suivant en cela ses détracteurs contemporains, la traiteront encore de folle au début du siècle dernier. Sainte-Beuve, pourtant admiratif de son féminisme, ne la qualifie pas moins de vieille fille ridicule.

Grâce aux pionnières du Grand Siècle, on aurait pu espérer que repenser l'homme et la femme comme des égaux ferait partie intégrante du programme des *Lumières*. La postérité leur concède un rôle secondaire dans les lettres. L'histoire littéraire s'applique, depuis le milieu du XVIII^e siècle, à faire oublier toutes ces femmes et s'obstine à les comparer les unes aux autres. Aucune ne serait comparable à un homme ! Et si c'était la faute à Rousseau ?³ C'est au champion de l'égalité entre les hommes qu'on doit le discours le plus réactionnaire à l'encontre de l'autre sexe. La nature féminine serait entièrement déterminée par la sexualité et entièrement soumise à autrui. On jugera de l'effet pervers de ces affirmations dans le Code civil de Napoléon, dans l'éducation et sur le jugement médical et psychiatrique.⁴

1. Boileau

2. Dans son *Traité de l'égalité des deux sexes* de 1673

3. *Émile, ou De l'éducation*. 1762

Livre IV - "La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme ; si l'homme doit lui plaire à son tour, [...] son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort."

Livre V - "La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ; [...] quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée." (1762)

4. Rappelez-vous que les principaux droits concédés aux femmes dans ce pays datent de la seconde partie du XIX^e siècle.



Mme de Lafayette